

# Éduquer au risque plutôt qu'à la peur du danger

PAR JACQUES TRÉMINTIN

Les enfants et les adolescents n'ont pas toujours conscience des dangers qu'ils encourent, ce qui nécessite une surveillance bienveillante de la part des adultes, garants de leur sécurité. La société ne tolère pas, ou plutôt plus, les failles d'une telle vigilance. Aucune excuse, aucune raison, aucune explication ne semblent justifier les manquements en la matière. Ce degré d'exigence a-t-il toujours existé ? Pourquoi cette tyrannie s'impose-t-elle aujourd'hui ? Sommes-nous condamnés à chasser tout risque de nos pratiques professionnelles ? Les réponses proposées par le dossier du mois aideront chaque lecteur à essayer de trouver la meilleure posture entre imprudence et pusillanimité, entre audace et phobie de tout risque, entre inconscience irresponsable et paralysie, par peur du danger.

L'enfant est devenu l'un des biens les plus précieux qui soit. La mort d'un vieillard est acceptée comme logique. Celle d'un enfant est considérée comme insupportable et profondément injuste. Cette réaction, aussi légitime soit-elle, est très récente.



# Le regard nouveau porté sur l'enfant

« Un bébé sur quatre meurt avant son premier anniversaire. »

Depuis 2005, la mortalité infantile de notre pays stagne à 3,8 décès pour 1 000 naissances. Le rapport 2012 de la Cour des comptes s'inquiète de cette situation, le recul régulier du nombre de décès étant la règle partout ailleurs en Europe : « La mortalité au cours des 28 premiers jours de vie est équivalente à la mortalité sur l'ensemble de la première année en Suède. » Ce constat, pour inquiétant qu'il puisse être, ne doit pas nous faire oublier les formidables progrès réalisés, en l'espace de quelques siècles.

## UNE TERRIBLE MORTALITÉ...

Car, c'est une effroyable hécatombe qui sévit jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Un bébé sur quatre meurt avant son premier anniversaire, un enfant seulement sur deux atteignant l'âge de l'adolescence. Quand la reine Blanche de Castille (1188-1252) accouche de douze enfants, seuls cinq survivront. On imagine la proportion bien plus importante d'enfants décédés en bas âge, dans les couches les plus pauvres confrontées aux épidémies et famines endémiques. Des études, réalisées dans les cimetières hongrois, montrent que 40 à 46 % des squelettes sont ceux

## ÉDUCER AU RISQUE PLUTÔT QU'À LA PEUR DU DANGER

d'enfants de moins de 14 ans. Fièvres, variole, dysenterie, sous-alimentation, étouffement lié à l'habitude de faire dormir l'enfant dans le lit familial entre les deux parents, hygiène rudimentaire, médecine balbutiante... les raisons de ces décès sont multiples.

En 1960, l'historien Philippe Ariès publie un ouvrage qui va beaucoup marquer ses contemporains (1). Il y explique que cette forte mortalité infantile aurait provoqué chez les parents une retenue, quant à l'attachement envers leur enfant. Pour éviter de souffrir trop face à la survie improbable de la moitié de leur progéniture, les adultes se seraient abstenus de manifester trop d'affection à son égard. La thèse de Philippe Ariès allait jusqu'à nier l'existence même du sentiment de l'enfance, les petits d'homme étant considérés comme des adultes en miniature. Les travaux d'autres historiens sont venus contester ces affirmations. L'ouvrage publié en 1997, par Danièle Alexandre-Bidon et Didier Lett, rétablit une autre vision du Moyen-Âge (2).

## ... QUI N'EMPÊCHE PAS L'AFFECTION

Certes, la faible espérance de vie rend les grands-parents peu présents. Effectivement, l'âge moyen de l'enfant au décès de l'un de ses parents étant de 14 ans, les recompositions familiales sont courantes du fait des remariages. Mais cela n'empêche nullement l'amour maternel, ni même l'affection paternelle, de s'exprimer à l'égard des enfants. Les rôles parentaux y apparaissent alors aussi interchangeable qu'ils tendent à l'être, dans notre société, depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Si l'amour ne fait pas forcément défaut, la résignation face au décès des enfants restera néanmoins longtemps prégnante. Dans ses mémoires, Émilie Carles (3) raconte l'accident qui, enfant, l'a fait tomber du

grenier à blé de la ferme où son père veuf l'élève. Entre la vie et la mort, elle sera laissée seule pendant que son parent se rend au marché, pour essayer de vendre sa production, seule ressource du foyer.

Le taux élevé de mortalité pèse tant sur la banalisation de la mort en général et sur celle de l'enfant en particulier, que l'Église, autorité morale alors dominante, revendique la primauté de l'âme sur le corps terrestre. Elle insiste sur l'importance de baptiser le nouveau-né, dès sa naissance, afin de lui permettre d'accéder à un paradis d'autant plus garanti que, n'ayant pas eu l'occasion de commettre de péchés, il aura préservé toute son innocence.

Si l'on ne peut que se réjouir de constater le souci contemporain de protection et d'attention à l'égard des enfants, cela ne nous empêche nullement de garder en mémoire que ce sentiment étant, à l'échelle historique, très récent, il peut produire aujourd'hui des effets pervers. ▀



© Lucien Millesan - Fotolia.com

- (1) L'enfant dans la vie familiale sous l'Ancien Régime, Philippe Ariès, *Point Histoire Seuil* (1975).
- (2) Les enfants au Moyen-Âge, V-XV<sup>e</sup> siècle, Danièle Alexandre-Bidon et Didier Lett, *Hachette* (1997).
- (3) Une soupe aux herbes sauvages, Émilie Carles, *Pocket* (2004).

## Autres temps, autres mœurs

Dans la *Vie de Lycurgue*, Plutarque rapporte qu'à Sparte, chaque nouveau-né était examiné par un conseil composé des plus anciens membres de la tribu. Trop chétif ou infirme, le conseil ordonnait qu'il soit abandonné, dans un précipice. Cette pratique fut soutenue par de prestigieux philosophes, comme Platon et Aristote, qui y voyaient le modèle de sélection des nourrissons, propre à préserver le dynamisme de la cité idéale, composée des meilleurs des hommes. Les bébés, ainsi exposés, pouvaient néanmoins être recueillis. Ils devenaient alors esclaves. Ce droit de vie et de mort du père sur son enfant, issu de l'Antiquité, perdurera jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.



**À force de vouloir décider notre existence, nous avons conçu l'illusion de réussir à lui éviter tous les chemins de traverse et toutes les embûches qui la guettent. L'enjeu qui se pose est bien d'éviter tant le fatalisme que le fantasme du tout contrôle.**

## Le déni du risque dans la société actuelle

**N**otre société est devenue, au cours des décennies, l'une des plus aseptisées à n'avoir jamais existé. On y naît et on y vit dans la sécurité et la prévisibilité. La technologie mise au service de la médecine et de la prévention, les institutions de protection sociale qui garantissent contre les aléas de la vie, ont permis de mettre à distance les menaces contre l'existence, au point de faire croire à la possibilité de les faire disparaître.

### PRINCIPE DE PRÉCAUTION

Des millénaires durant, c'est la fatalité ou le destin conçu comme une causalité exogène qui furent convoqués pour expliquer la

survenue des malheurs. On n'y pouvait rien. Il fallait se résigner et accepter ce que le destin avait fait advenir. Aujourd'hui, le risque et la prise de risque sont reliés à des causes endogènes. Parce qu'on relie forcément leur origine à un mauvais choix, on cherche à déterminer où se situe la responsabilité dans la chaîne de décision. Les pouvoirs publics, directement concernés par la prévention des catastrophes, ont retenu comme axe de leur action le principe de précaution.

Cette règle a d'abord été utilisée en matière environnementale et sanitaire : l'absence de certitude scientifique absolue, quant à l'absence de dommages graves ou irréversibles potentiels, doit inciter à interdire une action. Cette conception a eu tendance à s'élargir à beaucoup de

domaines, emportant la conviction qu'il vaut mieux s'abstenir que de provoquer un préjudice, aussi minime soit-il. Jean de Kervasdoué décrit bien les conséquences de cette généralisation : « Être prudent, analyser les risques pour tenter de les éviter, constituent de sages conseils ; mais avoir fait de la précaution un principe est un drame : il ne s'agit plus de tenter d'analyser des évolutions vraisemblables, compte tenu des informations disponibles, mais d'imaginer l'irréel, l'impensable, sous prétexte que les dommages causés pourraient être importants. »<sup>(1)</sup>

### RISQUE ZÉRO

En éducation, bannir l'incertitude, supprimer l'effet de surprise, prétendre à des garanties contre les contingences est non seulement impossible, mais totalement inepte. Impossible parce que les relations humaines étant nécessairement dynamiques, changeantes et marquées par les spécificités individuelles, il est chimérique de prévoir avec certitude la manière dont chacun va agir et réagir, face à un même contexte. Les lois que les sciences exactes peuvent établir, en mathématique, en chimie ou en physique se vérifient d'un bout à l'autre de l'univers, produisant les mêmes effets et conséquences prédictibles. Si les concepts et théories sociologiques et psychologiques permettent d'éclairer notre mode de fonctionnement tant individuel que collectif, ils ne peuvent jamais prophétiser des comportements à venir, autrement qu'en termes de plus ou moins fortes probabilités. Soutenir savoir à l'avance ce que vont provoquer nos choix éducatifs est aussi tout à fait inepte. Et ce, au moins pour trois raisons. D'abord, parce que tout être humain possédant sa propre personnalité, il ne se conforme jamais passivement à un modèle pré-établi, y apportant toujours ses propres adaptations. Ensuite, parce

### Comprendre ou faire payer ?

La blessure, ou pire, la mort d'un enfant est toujours intolérable. Qu'un tel accident provoque l'indignation est sain, car il est bien sûr révoltant d'imaginer qu'un être jeune et en bonne santé qui avait toute la vie devant lui voie son avenir compromis ou subisse l'arrêt brutal de son existence. Ce qui n'est pas acceptable, c'est de confondre l'insupportable d'une telle situation avec l'impossibilité qu'elle ait pu se produire, sans que quelqu'un en soit forcément responsable. On est là bien plus dans la recherche d'un bouc émissaire, que dans un raisonnement rationnel, dans la désignation d'un coupable expiatoire, que dans la compréhension de ce qui s'est passé.

que l'une des méthodes d'apprentissage les plus utilisées étant celle des essais et erreurs, l'expérimentation utilise l'insuccès comme outil de progression. Enfin, parce que beaucoup de facteurs socioculturels, psychosociaux, personnels et psychologiques pèsent, au-delà des simples volontés individuelles, sur la démarche éducative. Entre le fataliste « *Inch'Allah* » (si Dieu le veut) du Coran qui s'en remet à une divine providence échappant à l'être humain et la prétention à vouloir tout contrôler de la destinée humaine, il y a donc la bonne attitude à trouver, qui tienne compte à la fois de ce qui nous échappe et de ce sur quoi nous pouvons agir. ▶

(1) Les Prêcheurs de l'apocalypse, Jean de Kervasdoué, Plon, 2007.

**Le concept de « risque zéro » est un leurre et un non-sens éducatif.**



L'animateur bénéficie d'une large marge de manœuvre, dans la mise en œuvre des activités qu'il propose. Mais cette liberté d'action est liée à la responsabilité qu'il se doit d'assumer, quant aux risques induits par les modalités qu'il a choisies.



# La prise de risque dans l'animation

**D**ans les situations auxquelles les animateurs sont confrontés, la gestion de l'aléatoire relève du quotidien. Il leur faut s'adapter, faire preuve de réactivité et prendre des initiatives face à des circonstances qu'il leur est impossible de toujours prédire. C'est donc en permanence, qu'ils prennent des risques. La question est « juste » de savoir mesurer et maîtriser cette prise de risque.

## LES RISQUES À PRENDRE...

On ne peut imaginer une action ludique, culturelle et encore moins sportive, exempte du moindre danger. L'utilisation d'un compas ne peut être interdite, au prétexte qu'un enfant pourrait se crever un œil. La pratique théâtrale ne peut se passer d'une

scène surélevée, par crainte du danger d'en chuter. La thèque base-ball ne peut remplacer de vraies balles en cuir par des modèles en mousse, par peur qu'un participant ne la prenne dans la figure. On mesure l'absurdité de l'application du principe de précaution, dans de telles circonstances. L'animateur doit mesurer le degré de risque qu'il fait courir et envisager la probabilité qu'il survienne. Il ne peut être considéré comme négligent, s'il évalue que le danger potentiel, pour exister bel et bien, n'en est pas moins infime. La préparation de son activité doit ainsi s'accompagner de consignes de sécurité et tout dérapage qui apparaît doit faire l'objet d'un recadrage immédiat. Les comportements périlleux ne sont pas tous à éviter, dès lors qu'ils sont pensés

## ÉDUIQUER AU RISQUE PLUTÔT QU'À LA PEUR DU DANGER

et accompagnés. Si l'utilisation de cutters par des petits encore malhabiles peut occasionner de graves blessures, cela ne signifie pas qu'il faille les empêcher d'en faire usage, du moment qu'un protocole strict est conçu et appliqué. Les randonnées de nuit sont tout à fait praticables, du moment que la réglementation est respectée. Laisser des ados seuls en autonomie est tout à fait faisable, à condition de baliser le déroulement de ce mini-séjour, sans animateurs. Il s'agit non pas d'éviter le risque, mais de savoir y faire face. Non pas de fuir les situations où il peut se présenter, mais d'apprendre à les identifier. Non pas de paniquer quand elles surviennent, mais de réussir à les gérer.

### ... ET CEUX À ÉVITER

Par contre, tout ce qui implique la sécurité physique et morale des publics placés sous notre responsabilité ne saurait être traité à la légère. On ne transige ni sur la fixation du harnais au cours d'une activité d'escalade, ni sur le port du gilet flottant à l'occasion de sports nautiques, ni sur la bombe en équitation, ni sur le casque



en VTT, ni sur la stricte discipline de l'activité tir à l'arc, ni sur les protections lors d'une activité rollers... L'utilisation de ces équipements n'est pas négociable. Tout comme l'exercice d'alerte incendie qui permet de préparer une éventuelle évacuation ne saurait être négligé, non pas tant seulement pour respecter les consignes, que pour entraîner le public à réagir rapidement en de telles circonstances.

Les règles de conservation de la nourriture servie aux enfants doivent faire l'objet d'une stricte application, pour éviter tout danger d'intoxication, surtout quand on encadre un séjour en camping, en plein été, par 35° à l'ombre. Il en va de même pour les baignades qui doivent être particulièrement surveillées, non seulement dans l'esprit de la réglementation en vigueur, mais aussi pour prévenir les malaises possibles. Toutes ces préconisations sembleront évidentes au lecteur. Mais, en la matière, il ne faut pas se contenter du seul bon sens. Il est essentiel de s'approprier ces règles minimales de sécurité, afin d'en faire le premier réflexe préalable à toute activité. Poser des bases incontournables de ce qui s'impose comme non négociable, permet ensuite de clairement identifier le risque auquel on décide d'accepter de se confronter. ▀

## Prendre ou non des risques

Les postures extrêmes, que l'animateur peut adopter, relèvent soit de la paralysie de toute initiative, par crainte des risques induits et de leurs résultats, soit du refus délibéré d'avoir à s'encombrer de toutes les conséquences possibles et imaginables de chaque acte posé. L'une et l'autre sont, bien entendu, à déconseiller. Entre la prudence exagérée et l'imprudence excessive, l'on peut établir une échelle graduée. Il revient à chacun de s'y situer. Il le fera en fonction de son caractère, de son expérience et de l'appréhension qu'il a de chaque situation. Il n'existe aucune position garantissant la sécurité absolue, juste le risque d'en faire trop ou pas assez.



## Jean-Pascal Assailly

Psychologue

Psychologue et chercheur à l'IFSTTAR (Institut national de recherche sur les transports et leur sécurité), Jean-Pascal Assailly travaille depuis 20 ans sur la question de la prise de risque, plus particulièrement en matière de sécurité routière. Il resitue pour nous les origines biologiques de ces comportements ignorés par notre société, qui adopte dès lors des réponses inadaptées et contre-productives.

« Les prises de risque à l'adolescence trouvent l'une de leurs sources dans la neurobiologie. »

**Le Journal de l'Animation : Quelles relations cultivent les enfants et surtout les adolescents face à la prise de risque ?**

**Jean-Pascal Assailly :** Il y a un lien universel et historique entre adolescence et prise de risques. Nous possédons des écrits datant de l'antiquité grecque et égyptienne qui rapportent combien les jeunes cavaliers avaient tendance alors à choisir les chevaux les plus fougues et étaient plus victimes d'accidents que les cavaliers adultes. Que ce soit sur un cheval à moteur ou sur un cheval tout court, on retrouve ces mêmes comportements quel que soit l'endroit du monde, sa culture,

sa religion, son régime politique, ses règles de sécurité routière ou la manière d'apprendre à conduire. L'explication de cette constante nous est fournie par la mise en lumière par les neurobiologistes d'un décalage séculaire constaté : depuis quelques siècles, la puberté arrive plus précocement, avec deux années d'avance, tant chez les filles que chez les garçons. Cette survenue plus jeune serait liée aux changements dans les modes alimentaires qui pèsent sur le déclenchement hormonal. Ce sont ces mêmes influences qui sont à l'origine de l'accroissement du taux d'obésité et de la taille moyenne plus élevée que celle de nos ancêtres.

**Le Journal de l'Animation : Quels rapports entre cette maturation plus rapide et les comportements à risque ?**

**Jean-Pascal Assailly :** Cette accélération de la maturité humaine n'intéressait, jusque-là, que les biologistes, les médecins ou les historiens. Cela a changé quand les travailleurs sociaux et les soignants ont commencé à constater que les transgressions, les addictions et les prises de risque, intervenant traditionnellement à 14 ou 15 ans, comme les consommations d'alcool ou de cannabis, les incivilités ou la petite délinquance semblaient de plus en plus souvent commencer dès 11-12 ans. On s'est donc mis à réfléchir sur les corrélations possibles entre ces deux phénomènes marqués chacun par deux mêmes précocités. Si la puberté arrive plus tôt, cela veut dire, par exemple, que les garçons vivent plus précocement un véritable bombardement de testostérone dont le taux sanguin est multiplié par quatorze et qui provoque la libération de la dopamine, le neurotransmetteur lié au plaisir. Ce qui active ce qu'on appelle le système de récompense, situé dans les aires limbiques du cerveau. L'enfant va donc être attiré plus tôt qu'auparavant, par le plaisir suscité par la consommation de substances psychotropes, les sports extrêmes, le sexe ou la tentative de prise de pouvoir sur les autres.

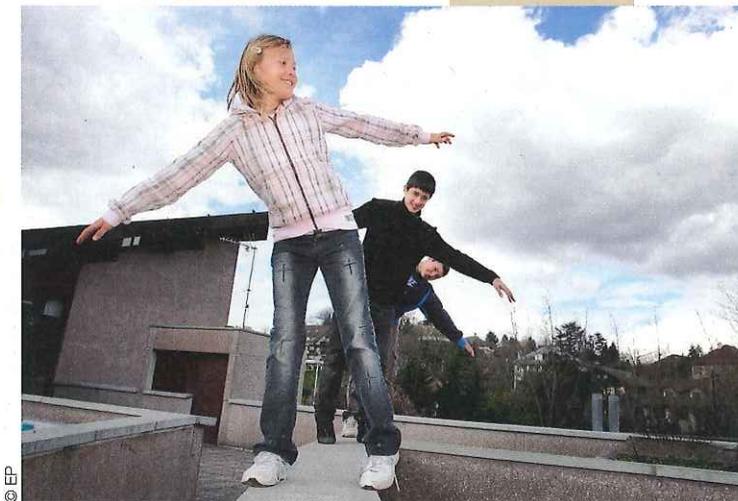
**Le Journal de l'Animation : C'est ce qui se passe aussi pour les adultes. Quelle différence avec les adolescents ?**

**Jean-Pascal Assailly :** La différence se situe dans d'autres aires de notre cerveau qui gèrent le contrôle cognitif de nos décisions. C'est ce mécanisme qui nous permet de mesurer les conséquences positives ou négatives du plaisir recherché, de placer sur une balance les bénéfices à court terme et les coûts à

long terme, d'utiliser notre mémoire et notre capacité d'attention pour ne pas reproduire un acte qui a posé problème par le passé, d'employer la flexibilité et l'adaptabilité, afin d'inhiber des comportements pouvant s'avérer, par la suite, nuisibles. Malheureusement, pour les adolescents, ces fonctions exécutives se situant dans les aires préfrontales du cerveau ne viennent vraiment à maturité qu'à 22 ou 23 ans. Avant cet âge, l'imagerie cérébrale montre l'absence de connections des chaînes synaptiques entre le système limbique et le cortex préfrontal. Les adolescents ne cherchent pas plus le plaisir que les adultes. Ils n'arrivent simplement pas à faire le lien entre les actes qu'ils posent et leurs conséquences. Ils peuvent adopter des comportements bien plus irrationnels, alternant entre des postures risquées (quand c'est le système limbique qui prend le dessus) et d'autres bien plus inhibées (quand c'est le cortex préfrontal qui s'impose). >>>

« Les adolescents ne cherchent pas plus le plaisir que les adultes. Ils n'arrivent simplement pas à faire le lien entre les actes qu'ils posent et leurs conséquences. »

*La puberté arrive plus tôt, accompagnée d'une recherche du plaisir qui n'est pas sans risques.*





« La capacité de prise de risque chez un jeune s'accroît nettement en situation d'interaction collective. »

**>>> Le Journal de l'Animation : Peut-on considérer que le problème va se résoudre avec le temps ?**

**Jean-Pascal Assailly :** Dès lors où l'on est dans une problématique d'agenda neurobiologique, un système (celui de la récompense) se déclenchant bien plus tôt que l'autre (celui du contrôle cognitif des décisions), la maturation va permettre au même sujet qui se comportait de façon dangereuse à l'adolescence, de se montrer bien plus raisonnable à l'âge adulte. Pour autant, des enfants vivant une puberté précoce et prenant des risques bien plus tôt poseront, potentiellement, des problèmes aussi bien plus tôt. Et ce décalage pourra laisser des traces. Si vous prenez 1 000 jeunes français qui ont commencé à boire de l'alcool ou fumer du cannabis à 14 ou 15 ans, vous en trouverez statistiquement moins à l'âge adulte avec des problèmes d'addiction, que dans un échantillon de 1 000 jeunes ayant commencé à le faire à 11 ou 12 ans. Autre élément important que je voulais rajouter, c'est le rôle joué par le groupe de pairs. La capacité de prise de risque chez un jeune s'accroît nettement en situation d'interaction collective. Dans ce cas de figure, l'imagerie cérébrale montre l'activation de la sphère limbique propre à la recherche

du plaisir, la zone préfrontale où réside la capacité de résistance à l'émulation, à l'influence et à l'entraînement de la part de ses pairs restant encore peu stimulée, à cet âge.

**Le Journal de l'Animation : Notre société sait-elle réagir face à ces prises de risque ?**

**Jean-Pascal Assailly :** La société interprète mal ces attitudes des adolescents, alternant entre des positions morales de stigmatisation ou de répression et des postures plus laxistes, de laisser-faire. Pour mieux réussir à gérer et à accompagner ces prises de risque, il faudrait d'abord que l'ensemble des acteurs qui gravitent autour de l'enfant, que ce soit les parents, l'école, les soignants, les travailleurs sociaux, les policiers, travaillent un peu mieux en concertation, car personne n'y arrivera seul, dans son coin. Ensuite, il ne faudrait plus se contenter, comme aujourd'hui, de la seule transmission d'informations générales sur le monde et ses dangers. Même si une telle démarche est utile et nécessaire, ce qu'il faudrait tout autant développer, c'est la connaissance de soi-même, en aidant l'enfant à découvrir son propre mode de fonctionnement, face à tel ou tel risque. C'est là une dimension qui me semble fondamentale : dépister les situations à risque et tenter d'y répondre ne peut se faire globalement, par la même éducation pour tous. Étant multiples et diversifiées, elles doivent faire l'objet d'un traitement spécifique. Chacune doit être identifiée, avec ses origines et ses conséquences et provoquer une réaction elle aussi particulière, conçue sur mesure à partir d'un diagnostic individualisé et adoptant des réponses propres, tenant compte du degré de maturation atteint par chacun. ▶

**Propos recueillis par Jacques Trémintin**

Note : Jean-Pascal Assailly a publié *Jeunes en danger* en 2007 aux éditions Imago et *La psychologie du risque*, en 2010, aux éditions Lavoisier.

■ LIVRES

**Jeunes en danger : les familles face aux conduites à risque**

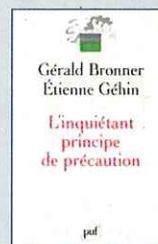
**Jean-Pascal Assailly, Imago, 21,50 € (2007)**

Bousculant nombre de préjugés, l'auteur examine les principaux aspects de la mise en danger de soi chez les jeunes : les imprudences routières et les défis insensés au volant, la pratique des sports extrêmes, la sexualité non protégée, la consommation de substances psycho-actives et le glissement insidieux des incivilités mineures à la délinquance. Il observe comment la famille favorise ou, au contraire, endigue l'irruption parfois inattendue de la violence juvénile. S'appuyant sur les recherches les plus récentes, il s'interroge sur la question controversée de l'héritage biologique, puis analyse le lien qui se construit dès la petite enfance et ses conséquences à long terme. Il considère ainsi le cours de la vie familiale – les effets de l'entente ou de la discorde, mais aussi, au-delà des consignes et des injonctions parentales, l'importance de la transmission par l'exemple.



**L'inquiétant principe de précaution**

**Gérald Bronner et Étienne Géhin, PUF, 15,50 € (2010)**



Le principe de précaution et la façon dont nos contemporains entendent s'en servir est l'un des faits idéologiques majeurs de ce début de millénaire. Il est sur toutes les lèvres et l'on prétend l'appliquer sans cesse, à la lettre et à propos de tout... Cet essai propose de mettre à nu les mécanismes intellectuels et les faits historiques qui ont conduit à faire imprudemment entrer dans le droit le principe de précaution. Il s'oppose à la pensée dominante qui croit voir dans ce nouvel impératif constitutionnel l'expression du bon sens, alors que son application maximaliste inspire des décisions et des actions déraisonnables. Préjudiciable à l'intérêt général, cette situation implique profondément nos démocraties telles qu'elles s'organisent et les rapports désormais conflictuels que l'opinion publique entretient avec la connaissance et ses médiateurs. Une telle idéologie, pas très éloignée d'une nouvelle forme de populisme, a un nom : le précautionnisme.

**Adolescents et conduites à risque**

**Patrick Dessez & alli, ASH, 21,01 € (2007)**

Alcoolisation, drogues, fugues, violences... les prises de risque et les conduites à risque des adolescents sont des pratiques sociales paradoxales d'affirmation de soi et de socialisation. Elles témoignent d'une souffrance et de la nécessité intérieure de se confronter au monde pour se défaire du mal de vivre et poser les limites indispensables au déploiement de leur existence. Malgré leur désir d'autonomie, les adolescents éprouvent un besoin de reconnaissance, de sécurité et de réassurance. Les adultes-parents, psychologues, éducateurs, enseignants ont une mission d'accompagnement et d'écoute. Les auteurs mènent une réflexion sur la prévention et les dispositifs d'aide adaptés aux caractéristiques psychosociales de ce public particulier.



**Les précheurs de l'Apocalypse**

**Jean de Kervasdoué, Hachette Littérature, 8,61 € (2008)**



L'appréciation des risques individuels et collectifs en matière de santé est profondément distordue par une méconnaissance de la biologie humaine et de la santé publique. Une enquête européenne datant de quelques années indiquait que les Français étaient les plus mal informés dans ce domaine et donnaient seulement en moyenne une bonne réponse sur cinq à un questionnaire élémentaire portant sur l'environnement et la santé humaine. Les idées fausses deviennent des lieux communs et les idées folles des conseils thérapeutiques avisés. La vision catastrophiste du monde entretenue par le discours dominant se nourrit d'approximations, voire de contre-vérités, qu'il s'agit de rectifier. C'est ce que nous propose l'auteur, qui démystifie la réalité des dangers censés nous menacer et la rétablit, à sa juste proportion. ▶

Retrouvez toute l'actualité de l'animation sur

[www.jdanimation.fr](http://www.jdanimation.fr)